

plantes parasites, submergée et dépouillée de ses abris, en un mot, dans l'état le plus déplorable. Maintenant, comparons cet héritage à celui de nos contemporains d'Europe : là tout est fait, il n'y a plus qu'à perfectionner, ici tout est à faire, tout est à créer.

Là les capitaux abondent et les gouvernemens n'hésitent pas, pour encourager les améliorations foncières, à prêter à l'agriculture des sommes considérables ; ici, l'argent manque, le gouvernement lui-même manque de ressources, il est neuf comme le pays, tout ce qu'il a pu faire, il l'a fait.

En Europe, les terres sont classées par ordre de qualité ; chaque qualité a sa valeur intrinsèque déterminée et presque invariable. Cette valeur assignée au sol a été calculée, depuis bien des années, sur le revenu net ou fermage. En conséquence, lorsqu'un propriétaire entreprend une amélioration, c'est parce qu'il sait que cette amélioration faisant passer son terrain d'une classe inférieure à une classe supérieure, accroîtra ses revenus, c'est-à-dire, son prix de ferme. C'est un placement de fonds, voilà tout.

En outre, dans les pays de bonne culture, tout le terrain cultivable est cultivé ; et souvent, comme en Angleterre et en Belgique, il est loin de suffire aux besoins des immenses populations qui le couvrent. Les détenteurs du sol trouvant, dès lors, un débouché assuré à leurs productions, s'efforcent de produire le plus possible, et comme ils ne peuvent étendre les limites du sol arable, ils cherchent à suppléer par les améliorations au défaut d'étendue. De là ces récoltes presque phénoménales que nous voyons chaque jour enregistrées dans les fastes de l'agriculture européenne.

Maintenant, reportons nos yeux sur le Canada, quel est le prix de vos terres ? qui peut leur assigner une valeur intrinsèque positive et fixe ? n'arrive-t-il pas souvent que l'accessoire, c'est-à-dire les constructions et leurs dépendances, constitue les trois-quarts de la valeur du tout ? que de fois n'ai-je pas entendu dire que la récolte

des terres nouvellement défrichées vaut souvent mieux que le fonds ! Lorsqu'à dix lieues à peine de Montréal, au cœur même du pays, on trouve des terres vierges d'une incroyable fertilité, qui se donnent à tout venant moyennant une rétribution insignifiante, pourrait-on considérer comme raisonnable une amélioration qui coûterait des sommes énormes et qui n'amènerait pas à un pareil état de fertilité le sol misérable sur lequel elle serait pratiquée.

Je viens de vous observer que l'Angleterre contient plus d'habitans que son sol n'en peut nourrir. Eh bien, qui de vous, Messieurs, ignore que le cultivateur canadien possède deux fois plus de terre qu'il n'en peut cultiver, que la population de toute la province du Bas-Canada est inférieure à celle de Londres, et que cependant son territoire surpasse en étendue celui de la Grande-Bretagne ?

Je ne terminerai pas ce parallèle sans vous dire que, dans plusieurs états européens, en Angleterre notamment, par suite de la législation et du prix excessif du terrain, la grande propriété se trouve presque exclusivement entre les mains d'une classe privilégiée qui ne cultive pas, mais dont le goût inné pour l'agriculture et l'immense fortune secondent puissamment les efforts des fermiers qui exploitent pour eux. Ces fermiers, eux-mêmes, quoique pas assez riches pour devenir propriétaires, possèdent néanmoins des capitaux suffisans et pour exploiter et pour garantir aux propriétaires le prix des fermages. Ceux-ci ont donc tout intérêt à améliorer, puisqu'ils sont certains de trouver des fermiers habiles et présentant des garanties certaines pour le paiement de leurs revenus.

Qu'un propriétaire canadien fasse sur son fonds des améliorations considérables, dans l'espoir d'en tirer un meilleur fermage, ses espérances ne seront-elles pas déçues ? Voyons ce qui se passe autour de nous. Quelles garanties présentent la plupart des fermiers qui cultivent dans cette province ? je ne crains pas de le dire, aucunes. Ce sont, en général, des hommes qui n'ont